

Entre autrui et soi-même :
Une ethnographie de terrain auprès d'hommes à la rue

Par Salim Beghdadi

Doctorant en sociologie ; co-tutelle UQAM – Université Lumière Lyon II (France)

Résumé :

Cet article a pour fondement une enquête socio-anthropologique menée entre 2003 et 2007 en France au sein d'un foyer d'hébergement pour hommes. Alors qu'au départ il n'était question que de relogement, les difficultés rencontrées par les travailleurs sociaux auprès des usagers les plus problématiques les ont en quelque sorte poussés à faire autrement pour faire encore : c'est sur la création d'un service d'accompagnement renforcé chargé de prendre en compte les itinérants qui ne trouvaient pas de place au sein des dispositifs classiques d'insertion qu'il s'agira de revenir ici. La démarche ethnographique qui caractérise cette enquête offre un support composé de descriptions de lieux, de nombreuses séquences d'action mais aussi de notre propre ressenti ; cela permet en définitive d'échanger de façon concrète sur cette problématique et de souligner avec force tous les enjeux sociopolitiques relatifs aux démarches qualitatives.

Mots-clés : ethnographie, itinérance, accompagnement, confrontation, différence

Quand nous avons rejoint le foyer Notre Dame des Démonis¹ en 2003, pour une enquête sociologique qui allait finalement durer 4 ans, celui-ci venait tout juste de mettre en place à titre expérimental un service d'accompagnement renforcé en réponse aux nouvelles problématiques de l'exclusion sociale ; l'adjectif caractéristique de ce service l'indiquait : renforcé. Dispositif d'accompagnement des itinérants très fortement précarisés présentant une fragilité d'ordre psychologique et physique, souvent accentuée par une forte dépendance à l'alcool et par des maladies incurables pour certains.

Jusqu'à la mise en place de ce service, les itinérants du foyer faisaient l'objet d'un traitement inadapté, nous disaient les travailleurs sociaux interrogés : on agissait uniquement dans l'urgence mais jamais dans la durée, et ces itinérants fortement précarisés se trouvaient être doublement mis à l'écart : Les plus « valides » étaient régulièrement exclus du centre d'hébergement pour violences ; quant à ceux qui souffraient de problèmes de mobilité, ils étaient condamnés à rester devant le foyer toute la journée, buvant de l'alcool et faisant la manche, livrés à eux-mêmes. Ne pouvant rejoindre un accueil de jour, ces derniers restaient-là à attendre l'ouverture fixée à 19h00 ; les plus faibles devenaient des proies idéales, constamment victimes de vols et d'agressions divers.

Face à cela, le nouveau service d'accompagnement renforcé voulait s'engager dans le soin au quotidien et dans le suivi à long terme des itinérants, jusqu'à leur mort, en proposant une démarche « d'aller vers » et en rétablissant avant toute chose un lien de soi à soi. L'idée était de rompre avec l'isolement dans lequel se trouvent les sans-abri aux longues carrières d'errance et d'aller au-delà du manque matériel ou juridique afin de permettre aux personnes suivies un mieux être relationnel.

Notre travail consistera ici à rendre compte de cet accompagnement de « renfort » mis en place par ce foyer où nous avons d'abord été bénévole puis stagiaire ; nous voulons montrer la spécificité d'une intervention qui réside dans le fait de donner la possibilité aux acteurs sociaux de mettre en avant leurs propres spécificités. Quelle place occupe la personne au sein de cet accompagnement ? Quels sont les problèmes que pose un tel suivi social ?... En répondant à ces questions, nous verrons alors en quoi ce travail répond à une démarche anthropologique et comment par la recherche qualitative, ethnographique pour être plus précis, nous nous ouvrons la voie à des dimensions humaines et donc critiques et sociopolitiques.

En parallèle à ces questionnements et au fur et à mesure que se dessinera une pratique, apparaîtra en même temps une conception de l'être-humain, de la dignité et de la citoyenneté toutes trois achevées. Tout au long de notre développement, nous aurons donc en filigrane le lien entre représentation de la personne humaine et intervention sociale. Nous verrons alors comment la question de l'identité prend un tout autre sens dans un tel contexte, à commencer par le fait que cette identité peut être qualifiée de « flottante » : pour beaucoup des sans-abri rencontrés durant notre enquête ne plus savoir qui ils sont est devenue pour eux une situation naturelle depuis bien des années.

Notre travail comprend deux parties. Nous exposerons dans un premier temps notre démarche et notre rapport au terrain, notre découverte de ce monde, nos doutes et nos efforts d'adaptation. Dans cette première partie nous porterons un regard réflexif sur le chemin parcouru pour rendre visible notre ressenti, les difficultés qui se sont posées, ainsi que la posture que nous avons adoptée, y figure aussi la méthodologie employée et la présentation du terrain d'enquête. Dans une seconde partie nous présenterons quelques séquences d'actions tirées de notre journal de bord ponctuées ça et là d'extraits d'entretiens et d'analyses.

Il est probable que les objectifs que nous nous sommes fixés ne soient pas immédiatement visibles, mais il est certain toutefois qu'apparaîtra dans ce texte, comme dans tous ceux présentés dans ce numéro, une certaine fraîcheur pour ne pas dire originalité. Il nous semble que c'est là à la fois leur force et leur faiblesse, et refuser l'une c'est refuser l'autre.

L'importance accordée au détail

Octobre 2003, période à laquelle nous avons débuté le bénévolat au Foyer Notre Dame des Démonis après avoir pris contact avec le responsable de l'accueil de nuit Julien Larchet. Première surprise ? Il n'est pas possible de venir, s'installer, de prendre la place que l'on veut et de prendre des notes ; non, ici encore ce n'est pas si simple, et il faut qu'une place vous soit attribuée sans quoi vous ne pouvez pas trouver votre propre place. Autre surprise ? Il n'y a rien de fantastique à voir. Au début, à notre arrivée, nous gardions en permanence les yeux grands ouverts, nous avons dû très vite les refermer, rongé par la désolation.

Entre début novembre et fin décembre, nous avons peu à peu commencé à nous familiariser avec cet environnement et nos rétines s'écarquillèrent d'elles-mêmes. Cependant, ce n'est pas pendant cette période que nous avons véritablement été confronté à l'itinérance², trop bien occupé à faire ce qui était attendu de nous, trop bien rangé dans un fonctionnement, dans un ordre auquel nous avons vite pris place. En effet, ce n'est que libre d'intervenir comme nous le souhaitons, débarrassé sinon totalement du moins en partie des contraintes institutionnelles décrites par Michel de Certeau, que les « choses » apparaissent brutalement, et ce n'est que libre d'être soi-même que l'on voit finalement les autres tels qu'ils sont.

Le bénévolat tel que nous l'avons vécu reste un mystère à nos yeux. Une grande usine productrice d'illusion où le travail se fait à la chaîne ; une fabrique à but non lucratif, mais pour autant plus humaine ? Tout y est minuté, réglé, divisé...ce qui laisse, malgré tout, le temps à une inquiétude de s'insinuer, la peur que chacun, finalement, ait la place qui lui revient. En tant que bénévole, dans les conditions dans lesquelles nous avons été bénévole, le risque est que, ce qui devient primordial ne soit plus la personne et son bien être mais ce qui est attendu de nous : tamponner des cartes d'hébergement, tenir un vestiaire, tendre un plateau repas... ce que nous affirmons n'a de valeur qu'en sachant que c'est la conséquence de l'opposition de cette première expérience à une autre complètement différente. C'est bien parce que l'on sait après coup que les désirs des sans-abri rencontrés ne se résument pas à quelques services administratifs que l'on peut se demander si l'enfermement du bénévole dans un rôle bien précis n'enferme pas aussi du même coup les sans-abri dans une image, dans une représentation, et avec eux leurs désirs et leurs envies, à cela, s'ajoute la création d'une distance entre eux et nous : nous, nous sommes là pour leur venir en aide. Quoi qu'il en soit, nous nous sommes senti piégé ; cette façon de faire reste et restera tout de même nécessaire, fondamentale, vitale, et nous ne pouvons négliger son apport malgré tout ce qu'elle induit.

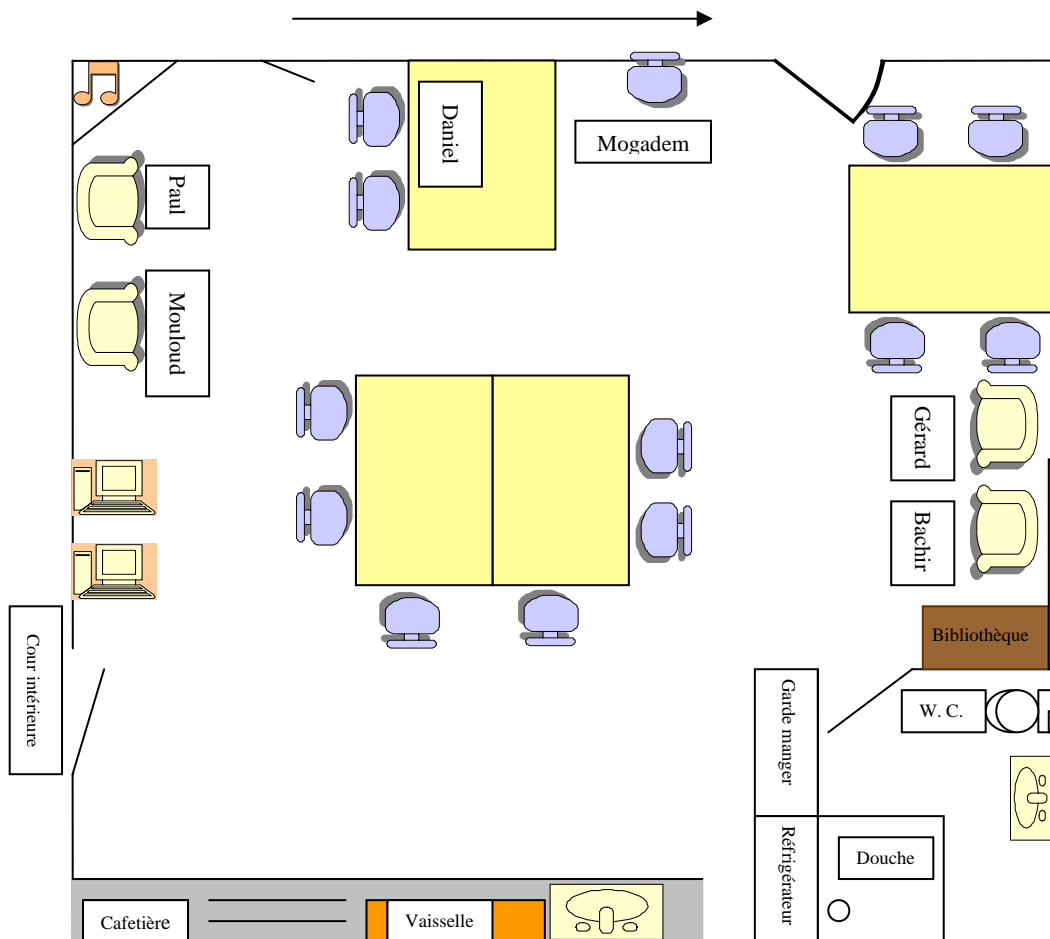
Le rôle institutionnel dans lequel se retrouve enfermé le bénévole, comme nous l'avons dit précédemment, joue comme une illusion d'optique. Si le bénévole voit 194 passagers le temps d'une soirée, il n'en connaît pas pour autant un seul. Les sans-abri restent secrets à ses yeux, venant nourrir le mythe moderne du clochard libre et sans contrainte qui choisit et qui assume sa condition de marginal. Quelques noms s'offrent à lui dans une grande corbeille dans laquelle il pioche, ils seront très vite confondus ou attribués à d'autres, qui les accepteront sans objection, comme la marque d'une adoption. Le bénévole se contente, au mieux, quand il veut franchir la ligne jaune, de prendre le temps d'échanger quelques mots, à la fin de son service et avant la fermeture. Dix minutes avec trois ou quatre sans-abri parmi la masse sombre et opaque qui se présente à lui, dans une atmosphère poisseuse et mal odorante que les agencements sonores lugubres de ce réfectoire, un cloaque, viennent nourrir en étrangeté... le silence percé par le bruit des couverts qui se tortillent, des gémissements, une cuillère en métal qui casse le silence en tombant sur le sol carrelé, des discussions au ralenti, un bruit de chaises que l'on traîne, la fatigue d'une journée, des têtes comprimées par les assommoirs...

Nous ne faisons que porter un regard réflexif sur les sentiments générés par une pratique ; notre ressenti : une douleur.

Ce n'est que bien après que nous avons rencontré les sans-abri, au service d'accompagnement renforcé du foyer Notre Dame des Démunis. Fin novembre, nous quittions le foyer pour son tout nouveau service d'accompagnement. Celui-ci se compose de trois salariés, de trois ou quatre stagiaires, et d'une dizaine de bénévoles. Sur la revue du foyer, *Le Salut*, on peut lire : « service composé d'une assistante sociale, d'un éducateur spécialisé et d'un psychologue ».

Bien que nous opérons ce changement de service, nous nous attendions néanmoins à un mode d'organisation similaire, ce qui n'a pas du tout été le cas ; nous montrerons en quoi ce changement de façon de faire a provoqué chez nous un changement radical de point de vue. Car c'est ici que notre rencontre avec les personnes sans-abri a eu lieu, mais avant cela il y eut le dégoût, l'horreur et la peur. Nous avons d'ailleurs relevé cette réaction face à la « déchéance » de l'être comme typique dans nos entretiens : nous avons interrogé tous les stagiaires nouveaux venus ainsi que les travailleurs sociaux du service et nous avons noté un violent mouvement de recul de leur part lors de leurs premières rencontres avec les sans-abri. Comment se fait t-il que la même réaction de rejet ne se soit pas produite pendant que nous étions bénévole ? Nous allons approfondir la question, bien que nous y ayons quelque peu répondu préalablement, mais pas tout à fait quand même :

Plan du service d'accompagnement renforcé du foyer Notre Dame des Démunis



L'une des grosses différences entre le foyer et son service d'accompagnement renforcé tient principalement dans la distribution ou non des rôles à remplir par les bénévoles. Au service d'accompagnement renforcé, que nous nommerons pour des raisons pratique SAR, les bénévoles n'ont pas de place attribuée. Ils sont donc directement, immédiatement confrontés à eux-mêmes et leur regard n'est plus dénaturé par la fonction qu'ils doivent tenir du mieux qu'ils peuvent. Le bénévole est dans un local où c'est à lui de décider s'il doit agir ; il ne peut donc pas échapper aux sans-abri, et cela d'autant plus qu'il s'agit d'un service destiné à prendre en charge les cas les plus problématiques, ceux que le foyer ne sait pas gérer. À notre arrivée nous avons donc été brutalement déstabilisés, ne sachant comment nous comporter avec ses personnes qui n'avaient plus l'aspect de personnes et qu'un questionnement assez simple empêche de voir comme telles : quels peuvent être les effets sur le corps d'une consommation massive d'alcool et/ou de substances psycho actives ? Qu'ont-ils encore à attendre de la vie ? Y t-il un risque d'une quelconque contamination ? Jusqu'à quel point leur mode de vie peut-il pousser à l'incohérence leurs comportements ? Avons-nous réellement un rôle à jouer ici ? Ces questions que nous nous posions, nous, et les autres intervenants du SAR, étaient nourries par une question plus radicale : qu'est-ce que c'est qu'être humain ?

Le fait de voir les sans-abri dans des situations de laisser aller total interroge au plus profond de nous même la condition humaine, et ce n'est qu'en passant de la vision du clochard ou de l'inhumain attribuée inconsciemment à un groupe, à la vision de la personne unique avec ses propres caractéristiques que l'on se départit complètement du malaise que provoque en nous les sans-abri. Il n'est plus alors question d'Eux, mais de Marcel, Dahdah, Mogadem, ou encore Mouloud, et l'humanité reprend peu à peu ses droits sur une réalité nourrie par un imaginaire anthropophage. C'est ici que la rencontre a effectivement eu lieu. C'est ici que l'intervention commence, car ce travail d'acceptation de notre propre dégoût est la première compétence qui est attendue du bénévole, du stagiaire ou du travailleur social ; ces trois statuts regroupés nous parlerons d'intervention sociale.

Ainsi, plusieurs fois au cours de nos entretiens la volonté d'abandonner face à une situation qui paraissait insurmontable revient régulièrement : « au début, je voulais tout laisser tomber...toute cette merde ça puait tellement ! j'ai cru que j'allais vomir au milieu de tout l'monde. Je me suis vraiment demandais ce que j'foutais là avec ces... je ne sais même pas comment les appeler ». Mais le choc encaissé, la personne dit avoir pu poursuivre. Face au dégoût, le bénévole se lance dans une recherche effrénée de traits typiquement humains chez l'autre-difforme ; il part à sa propre recherche, et c'est cette capacité de trouver chez le sans-abri un alter ego qui pose la première pierre de l'accompagnement. Lors de notre entretien avec David, un bénévole faisant partie de la fraternité franciscaine, il nous est apparu que cette capacité résidait dans une démarche de foi semblable à celle de François d'Assise ; mais plus communément chez les travailleurs sociaux rencontrés, il semblerait que la source de leurs victoires sur l'horreur ait pour fondement une dignité humaine universelle. C'est à partir de là que nous avons voulu décrire le type d'accompagnement social qui est pratiqué au SAR, pour lui donner corps, le rendre vivant aux yeux du lecteur.

Le service d'accompagnement renforcé : SAR

Le service d'accompagnement se compose d'une assistante sociale chef de service, Francine Rolin, d'un éducateur, Ali Mehdi, d'un jeune psychologue, Philippe Labro et de quatre stagiaires – dont je faisais partie –, en plus de quelques bénévoles. Les permanences ont lieu de 9h00 à 11h45 ; elles sont suivies du repas de 11h45 à 12h30 : l'équipe mange avec

les usagers du SAR. L'après-midi, de 12H30 jusqu'à 16H00 a lieu l'animation au local. Tous les mardis matins de 7h00 à 11h45, un petit-déjeuner est organisé, suivi d'un espace douche, vestiaire, coiffure, et rasage. Ceci est la façon dont est organisé le SAR et cela du lundi au vendredi. Il arrive que ce planning change en cas de sortie (s).

26 hommes ont fait partie du service d'accompagnement en 2003, plus de la moitié sont âgés de 45 à 60 ans, le plus jeune a 32 ans, le plus vieux 72 ans. La moitié d'entre eux a des enfants mais peu de liens familiaux subsistent ; seules trois personnes gardent contact avec un membre de leur famille. Les travailleurs sociaux du service d'accompagnement s'attachent à la restauration du lien ou de la mémoire à titre posthume. La peur de ce qu'a pu devenir une personne après une coupure radicale et de longue durée avec la vie quotidienne transforme le regard porté sur elle par les membres de sa famille et savoir si elle est encore normale est la principale préoccupation des proches, car une image rebutante du « clochard » imprègne profondément les représentations que tout un chacun peut avoir du sans-abri : celui-ci n'est pas sans rappeler l'histoire de l'enfant sauvage.

Revenu minimum d'insertion (RMI), allocation adulte handicapé (AAH), pension d'invalidité, tutelle ou curatelle, sont leurs ressources, et la moitié des personnes du service a connu au moins une fois l'incarcération. L'accompagnement pratiqué au SAR est aussi un accompagnement à la fin de vie ; cette année, quatre personnes sont décédées et la moitié des sorties de ce service ont pour raison la mort. L'accompagnement est sans limite de durée, et même lorsque des « déplacements » sont possibles vers un service extérieur, le SAR poursuit l'accompagnement conjoint pendant deux mois. Toutes les personnes actuellement au service d'accompagnement ne logent pas au foyer Notre Dame des Démonis, mais en squat, autres foyers d'hébergement, ou encore en hôpital, posant par là des difficultés au travailleur social qui doit répondre à des impératifs : savoir où elles vivent, comment elles vivent, avec qui elles vivent. Le travailleur social doit être au fait de tout ce qui influe sur sa pratique, sans cela le suivi ne sera au final que partiel et inadapté, or l'idée directrice du service est qu'il faut prendre en compte la personne dans la totalité des multiples aspects qui la composent.

Une journée hors du commun

Les mardis matins, à partir de sept heures, heure à laquelle le foyer ferme ses portes, intervenants et usagers du SAR se retrouvent autour d'un petit-déjeuner. Moment de rencontre important puisque, d'une part, il n'y a aucune prise en compte habituellement à cette heure-ci et que, d'autre part, l'accompagnement est renforcé en débutant au commencement de la journée des usagers ; l'accompagnement se fait pour ainsi dire « à la sortie du lit ». Avec la possibilité de prendre une douche et de se raser pour ceux qui le veulent, les usagers trouvent en cet instant matinal une atténuation de leurs rudes conditions d'existence. Le SAR constitue ainsi un écart à la leur vie quotidienne : mendier en étant livré aux « regards sauvages »³ d'autrui, s'enivrer, rester assis dans le froid ou la chaleur, à quoi s'ajoute la violence et l'ennui.

La « journée ski » a été prévue pour ce mardi : rendez-vous à sept heures devant le local. En arrivant, je rencontre l'équipe de tournage de Mine-production qui réalise un « 52 minutes » sur des échanges entre les usagers du SAR et des enfants de la maison de l'enfance, un centre aéré à quelques pas de là. L'équipe est constituée d'un preneur de son et d'un cameraman qui est aussi le réalisateur. L'enregistrement ne se limite pas aux rencontres entre enfants et sans abris, plusieurs séquences seront tournées en dehors de ce cadre afin que l'action d'accompagnement du SAR soit visible en dehors de ce projet qui en est la conséquence. Il était question avec ce documentaire d'ouvrir une réflexion sur le cas des laissés pour compte : « c'est quoi un clochard ? ». Francine Rolin, l'assistante sociale chef de

service, reste à l'origine des enregistrements puisqu'elle est celle qui informe l'équipe de tournage sur les activités du service.

Dans le local, Christelle stagiaire au bac de psychologie rase un usager ; l'équipe filme. Francine rappelle qu'il y a à disposition des gants et des blousons. Nous sommes sur le point de partir et commençons à charger le nécessaire pour la journée ; je vais au self avec Jean-Louis, un usager du service, pour chercher notre repas de midi sous forme de pique-nique non préparé : tomates, fromage, une tranche de saumon par personne, du saucisson, une bouteille de vin, une bouteille de cidre, des oranges, des petits pains au lait et des yaourts. Dans deux camionnettes prêtées par le foyer, usagers, caisses, eau, thermos de café, deux paires de skis appartenant à Christelle, trouvent leur place. La barre en fer qui vient bloquer les volets est posée ; le local est fermé.

Nous sommes douze avant le départ, les deux travailleurs sociaux, responsables du service, Francine et Ali ; deux stagiaires, Christelle et moi-même ; l'équipe de tournage et six usagers du SAR. Il reste quelques places car nous disposons de deux véhicules, l'un de neuf places et l'autre de six places ; le premier est garé devant le local et sera conduit par Ali, l'autre devant la maison de l'enfance et conduit par Francine ; c'est elle qui s'est chargée de notre répartition dans l'un ou l'autre des véhicules. « Bernard, Thomas et Salim avec moi, les autres avec Ali, *en s'adressant à l'équipe de tournage* Vous, vous voulez monter où ? ». Réponse de l'équipe : « là où il y a le plus de monde », c'est-à-dire avec Ali. Ceux qui montent avec Francine la suivent en se dirigeant vers l'emplacement du véhicule ; celle-ci demande aux usagers du SAR qu'elle croise devant le foyer s'ils ne veulent pas malgré tout venir, hésitations et changement de dernière minute sont fréquents. C'est ainsi que Djédi, appuyé contre le mur du foyer sans se soucier plus que ça de ce qui se passe devant lui, se retrouve finalement du voyage.

- Francine : « Djédi, tu viens avec nous ? on va au ski ! »
- Djédi : « d'accord »

Francine se réjouit du fait que Thomas nous accompagne. C'est un ancien routier qui n'a plus son permis depuis plus de huit ans et qui ambitionne d'écrire à la préfecture pour qu'il lui soit rendu. Refermé sur lui-même ou en lui-même, il fréquente très peu le SAR et se trouve souvent dans des situations perçues socialement comme humiliantes. Il m'est arrivé de le trouver allongé sur le sol tout contre le foyer, à sa tête, des cadavres de bouteilles, baignant son corps et longéant ses pieds : son urine. Son visage enfoui dans sa barbe, on ne peut lui donner d'âge... s'accordant peu d'attention, il n'existerait plus à ses propres yeux que comme une conscience qu'il doit taire (Declerck, 2001, P. 316-318)⁴.

Francine a ouvert la camionnette avant de retourner discuter avec un groupe d'enfants du centre aéré qui ont « couiné » son prénom en la voyant arriver ; ils nous ont salué par la même occasion. Bernard et Djédi montent à l'arrière ; Thomas s'installe devant. Tous trois se statufient et fixent patiemment la route en attendant le départ. Mouloud que je n'ai vu ni au local, ni aux alentours fait son apparition et me dit bonjour avec un grand sourire. Mouloud a toujours un grand sourire dans l'une de ses poches. De taille relativement petite, âgé de trente deux ans, il est le plus jeune des usagers du SAR ; très nerveux, il ne rate pas l'occasion de prendre part, corps et âme, aux discussions politiques ; très provocateur, il est celui qui veut se faire entendre coûte que coûte. Mouloud veut monter devant, or il ne peut le faire. Thomas est assis du côté de la portière. Quand je demande à ce dernier de se décaler d'une place à sa gauche pour que Mouloud puisse prendre place, il manifeste son mécontentement et décide de ne plus venir. Je l'appelle, c'est trop tard.

Francine savait que Thomas n'aimait pas se retrouver dans les petits espaces car il se sent très vite oppressé. Il avait déjà fait un effort considérable pour monter dans la

camionnette, le fait de lui avoir demandé de se décaler lui a posé problème : il se serait retrouvé coincé entre deux personnes pendant tout le trajet sans accès direct aux issues. On peut voir ici comment ce type d'informations constitue une ressource pour le travailleur social, et comment la gestion de ces ressources est l'une des compétences nécessaires à l'accompagnement.

En route, nous nous perdons et notre arrivée prévue à 09h30 devient 12h30. De plus, plusieurs poses sont effectuées au cours du trajet, réclamées entre autre pour fumer. Premier arrêt sur le parking d'une petite surface, Francine achète une Majorette⁵ et une bouteille de cidre ; Jean-Louis que l'on surnomme " Fifi " revient lui aussi avec une « Majo » en main. Djédi demandera un arrêt pour prendre une photo avec comme arrière plan des paysages enneigés. À chacun de nos arrêts, l'équipe de tournage en profitera pour filmer : bataille de boule de neige, prises de photos, Jean-Louis qui fait des clowneries avec les lunettes de soleil de Francine : « on fait Matrix ? »⁶.

L'interdiction de boire de l'alcool dans la camionnette durant le trajet décrétée au départ par Francine est très vite transgressée par Mouloud assis à l'avant entre elle et moi. Celle-ci ayant évoqué comme première raison la possibilité que la boisson soit renversée, Mouloud se met à boire à chaque arrêt du véhicule au début, puis quand il le voulait par la suite. Mouloud se fait maître de l'autoradio pendant le voyage. Nous sommes en période pré-électorale pour les élections régionales et il s'arrête sur la voix de Jean-Marie Le Pen, président du Front National en difficulté face la question d'un journaliste : « combien coûte un ticket de métro ? ». Réponse agitée : « qu'est-ce que ça fait de connaître le prix d'un ticket de métro ? Je ne sais pas moi, 4 francs ! Quel est l'intérêt de connaître le prix d'un ticket de métro ? », Mouloud rigole à gorge ouverte. « C'est le quotidien de beaucoup de personnes ! », relance le journaliste. « Le prix d'un ticket de métro...? Laissez moi vous dire, je ne le connais pas parce que je ne prends pas le métro comme beaucoup de français, car c'est dans de mauvaises conditions, ils ont peur ! C'est sale et dangereux ! Les transports en commun sont une question centrale qui mérite en effet l'attention des hommes politiques... ». Mouloud est contenu par son rire. Le journaliste conclue : « le prix d'un ticket de métro est d'environ 1 euro 20 ». Francine, agacée par le discours du principal représentant de l'extrême droite française, demande à Mouloud de chercher une autre radio, de préférence où il passe de la musique.

Nous arrivons à 12h30 à la station de Ski des Plans d'Automne, le vendeur d'un magasin de location d'équipement de sports d'hiver nous renseigne sur les possibilités qui s'offrent à nous. Les pistes de Ski de descente sont fermées, il ne reste que la possibilité de faire du Ski de fond ou de la raquette. Francine opte pour la location de trois paires de raquettes. Nous nous dirigeons non loin de là, vers l'auberge autour de laquelle se trouvent les pistes. C'est sur le parking de celle-ci que Francine décide de s'installer pour manger. Mais très vite le froid se fait sentir. Djédi pris par l'alcool et la fatigue dort dans la camionnette d'où il n'est pas sorti ; Mouloud retourne se mettre au chaud avec lui ; je ne tarde pas à les rejoindre. Deux gros nuages viennent se saisir d'un soleil fébrile. Le repas est écourté, Francine décide de notre installation dans l'auberge.

Les boissons nous réaniment ; une fois réchauffés, Francine tente de motiver quelques personnes pour prendre les raquettes, mais nul n'est vraiment décidé. Finalement, Mouloud et Daniel se lancent. L'équipe se lève pour filmer.

La piste de ski de fond sur laquelle pratique un groupe d'enfants de 10-12 ans – interdite aux raquettes – passe devant la porte du chalet ; Francine, Mouloud et Daniel partent en raquettes de l'autre côté de celle-ci ; l'équipe filme.

Mouloud en jeans, baskets, casquette sur la tête, et Daniel en K-way vert, pantalon de costume marron, chaussures de ville et casquette rouge, contrastent avec le décor et ne manquent pas d'attirer l'attention des skieurs, leur avancée est laborieuse ; l'équipe filme.

Après les avoir regardés un moment pratiquer, les quelques « voyeurs » dont je faisais partie rentrerons dans le chalet, laissant Francine, Daniel et Mouloud suivis de près par l'équipe de tournage progresser. Ces derniers reviendront une quinzaine de minutes après nous. Jean-louis, mal couvert, sclérosé par le froid, s'écrit à maintes reprises sur le ton de la plaisanterie : « mais qu'est-ce que chfous là moi ? dire que j' pouvais rester bien au chaud ! c'est sympathique comme sortie, le seul problème c'est qu'il fait froid ! ».

Si le ski alpin était à l'affiche, il y avait bien aussi avec lui le désir de rester ensemble, de voir et de goûter autre chose, de faire un écart non négligeable à une routine. Les usagers du SAR passeront l'après-midi dans un coin fumeur de l'auberge avec du vin chaud à se raconter des anecdotes, sauf Djédi resté dans la camionnette. Bernard ne manifestera aucun ressenti. Daniel portant un regard circulaire sur le paysage clamera son désir de s'installer sur le plateau.

Ali ayant emporté des jeux de société est resté dans l'auberge à jouer aux dominos avec René. Ce jeu est un moyen de communiquer avec lui. Au cours de la partie de dominos, René, pris par le jeu, qui aménage une sphère d'intimité, s'exprime plus librement qu'à son habitude. Personne âgée d'une soixantaine d'années, très peu communicatif, il aime rester seul, parlant dans sa barbe tout en écoutant les discussions environnantes, reprenant parfois des mots qu'il entend pour les intégrer à un monologue peu audible et sans cohérence apparente. Ne s'exprimant que par « oui », « non », « dégueulasse », René s'énerve très vite en mimant des actes de violence s'il n'a pas envie de répondre à un « bonjour » par exemple. Le jeu dans ce cas permet un échange sur un autre mode.

Avant de partir, Francine propose une séance photo de Jean-Louis et Daniel en raquettes ; Bernard se prêtera au jeu sans entrain. Au retour l'équipe de tournage change de véhicule ; pour que cela soit possible, du fait du nombre de places, moi aussi. L'effet de l'alcool et des médicaments absorbés toute la journée commence à se faire présent ; Jean-Louis a du mal à se contrôler, il se met à « accrocher » verbalement et à coller physiquement la jeune stagiaire en psychologie qui se trouve à ses côtés et qui manifestera plus tard son embarras. Quelques instants avant notre arrivée, Jean-Louis s'endort. « Les retours sont toujours mouvementés » dira Francine, Mouloud s'étant mis à délirer en s'agitant.

À l'arrivée, nous vidons les camionnettes, il est 18h00. Pendant que je décharge, je passe devant Jean-Louis en train d'émerger ; posté à côté du véhicule, il cherche autant un point de repère qu'un point d'appui. Je lui demande si le réveil n'est pas trop difficile ; il s'approche de moi, mobilise toute son attention, m'examine minutieusement, ne me reconnaît pas et repart en titubant.

Nous pourrions voir la sortie comme une sorte d'évasion hors du commun ; elle brise un vécu pesant et répétitif. Ainsi, plus l'heure du retour approche, plus le point de départ se rapproche, plus le monde de l'itinérance un temps oublié se refait saisissant. Ce phénomène de distorsion de la réalité et à mettre en relation avec celui décrit par Pascale Pichon concernant l'invitation d'un sans-abri par l'une de ses anciennes connaissances qui n'est pas dans la même situation que lui :

« Les invitations au domicile des anciens amis améliorent l'ordinaire de la vie quotidienne. L'invitation à un repas, le prétexte d'une émission de télévision sont l'occasion de retrouver des modes d'intimités propres à la vie familiale » (Pichon, 1995, 364). Les sorties comme l'invitation, contrastent trop « durement » avec les habitudes de la survie et du

maintient de soi et ne constituent au final que de brefs écarts occasionnels pour des personnes ayant une carrière d'itinérance. En me parlant de son souhait de faire une cure de désintoxication Jean-Louis, itinérant, me dira :

« Après la cure, il faut pas que je revienne ici [t'as déjà fait d'autres cures avant ?] houai, mais ça a pas marché. Une fois que t'as fini ta cure et que t'es plus suivi, tu te retrouves ici, avec les mêmes sales gueules, les mêmes personnes du foyer autour de toi. Alors, tu te mets à tourner en rond. Le premier jour on te propose un coup à boire tu refuses, le deuxième jour, tu refuses, le troisième jour, tu refuses encore, et après ? Tu sais que t'es revenu à ton point de départ, tu bois »

Ou encore Fabrice, usager du centre Gabriel Rosset qui soulève au milieu de la rue son pantalon pour me montrer au bas de sa jambe droite une brûlure qui lui a été faite à l'aide d'un briquet pendant qu'il dormait abattu par l'alcool. Face à quelqu'un qui nous fait la démonstration d'un tel acte, nous sommes dépassés par les événements, cette démonstration remplace la parole quand la parole ne suffit plus pour décrire, quand elle touche ses limites pour faire ressentir l'horreur, il n'y a plus que l'horreur pour être écoutée. Lors d'un entretien avec Philippe Labro, nous avons convenu que d'être confronté quotidiennement à des situations totalement invraisemblables, ou plus justement extraordinaires⁷, qui dans ce contexte particulier sont vécues comme banales ou communes, fait que nous en venons à repousser un peu plus loin la frontière du courant :

« Ca me rend sûrement plus ouvert, ça me rend sûrement plus exigeant, ça me rend... tu vois ? Presque...enfin je ne sais pas comment le dire, mais il y a un moment donné où on accepte tellement l'extraordinaire que quand on est dans l'ordinaire, on voit même plus ce qu'il y a de dérangeant parfois dans l'ordinaire, on est plus choqué par rien, on perd une espèce de relation au réel que les gens normaux ont gardée. C'est super bizarre comme impression. Un mec qui va pisser contre une bagnole, ça va plus me choquer, alors que je passe avec des amis qui vont me faire « non mais t'as vu ? », hé ben oui, il pisse contre une..., et alors ? et alors ! mais c'est vrai que c'est pas normal en fait »

Cette expérience partagée avec Philippe nous apprend – et ce n'est pas propre au cas de Fabrice – qu'il faut, pour ceux considérés comme des « clochards », crier plus fort encore leur douleur pour se faire entendre des intervenants sociaux qu'ils côtoient tous les jours. Nous pouvons voir comment une sociologie de l'intervention qui développerait ces quelques remarques dans ce domaine permettrait un mieux être en rendant visible ce qui ne l'est plus, non pas parce que c'est caché, mais parce que c'est au contraire trop visible :

« Regarde ...non mais regarde c' qu'on m'a fait, on m'a brûlé la jambe, oui ! au troisième degré, mais je sais c'est qui qu'a fait ça [tu t'en es pas rendu compte au moment où il(s) le faisai(en)t ?] mais non ! j'dormais sous alcool, moi chui pas comme ça ! tu peux dormir à côté de moi il t'arrivera rien, tu peux être dans n'importe quel état, mais eux, ici, tu peux pas faire leur faire confiance, ils sont capables de tout »

En tant que travailleur social, on est très vite confronté à l'imprévu, au jamais vu, à ce qu'il vaut mieux ne pas voir ou à ce que l'on ne montre pas, à des situations qui ne correspondent pas à ce qui est connu ; être à la limite des institutions c'est être à la limite de l'institué, ou encore face à une institution qui ne serait pas totale donc différente parce que complétée par autre chose. Il est essentiel pour le travailleur social de savoir comment il faut

(ré)agir. Néanmoins, force est de constater que même préparés à ce qu'ils pourraient rencontrer, une part d'obscurité régit l'intervention : « j'essaye d'agir au moins pire », me dit Philippe Labro, psychologue au SAR. En allant plus loin, on peut même dire que cette part d'ombre devient un moteur pour l'accompagnateur, l'obligeant à porter un regard réflexif sur sa pratique, sur lui même :

« Je peux très bien dire mon rapport à la maladie c'est celui-là, mais quand je vais sur le terrain, la situation elle est inédite, je sais pas comment je vais réagir. J'essaierai toujours de réagir au moins pire, mais quand même, il y a une part qui nous échappe complètement. Et puis même si je ne travaillais pas avec cette idée là, je crois que je ne pourrais pas travailler du tout. Des fois c'est tellement incongru que je ne pourrais pas réagir justement. Parce que ça sort tellement de la norme et de ce qu'on a l'habitude de faire que si on se disait pas c'est souvent inédit, je crois qu'on perdrait cette capacité de réaction. Après, moi, ce public ce qu'il m'aura profondément appris, c'est la question de la différence, et là où ça me fait vraiment bosser sur moi, et sur qui je suis, comment je fonctionne etc. c'est la question de la différence quoi. Parce que effectivement tu me parlais de la question de la personne, mais moi au début, j'ai même pas vu des personnes, j'ai vu des animaux, j'ai vu des bêtes, j'ai commencé réellement à me demander « mais où est-ce qu'il est l'humain chez les autres ? », une question qui est super dérangement, hein. Moi un jour, j'ai vu Antoine Rinaldi, il faisait une gueule de monstre et je me suis dit, c'est pas un humain, je me le suis dit, ça m'a déstabilisé quoi. Il a fallu que je me dise à un moment donné, mais si, c'est un humain, et... tout ça pour dire qu'on est complètement dans l'extraordinaire (...) Du coup, on est encore dans la question de la différence, mais de la différence radicale, si je saisissais pas cette question et j'essayais pas d'y répondre à l'heure actuelle, je ne pourrais pas faire ce métier. »

La connaissance de l'autre est utile voir vitale en tant qu'elle permet au travailleur social de gérer la situation imprévue, pour ne pas dire l'imprévu. L'imprévu, c'est sortir d'un cadre préalablement établi, de dialogue, de jeu, de rencontre... dans des endroits tout aussi divers, la rue, le foyer, un bar ; gérer l'imprévu c'est pouvoir re-cadrer en permanence la situation qui se présente comme tel, comme le ferait un photographe prenant le plus de « clichés » possibles d'une personne en mouvement, sachant que cette personne va elle même être influencée par l'attitude du photographe. Rendre signifiant le plus vite possible ce qui se présente à soi pour pouvoir agir ou réagir, faire agir et réagir de nouveau en fonction. Pour cela, il est nécessaire de pouvoir se représenter de quoi l'autre est capable et jusqu'où peut-il aller, en projetant ses réactions. La connaissance de l'autre peut être *personnelle* par le partage d'un vécu commun, d'expériences communes, suite à des moments comme celui-ci : une sortie ; ou *impersonnelle* (ou indirecte) par un œil expert, attentif à certains détails indicateurs d'un comportement possible, ce deuxième cas découle généralement du premier (Goffamn, 1963). En tous les cas, en mobilisant un stock de connaissances sédimentées, qui rendra l'action de re-cadrage d'autant plus efficace qu'il sera conséquent.

« Après comme qualité, il y a l'adaptation, ça c'est clair, moi j'ai l'impression qu'il faut vraiment une grosse capacité d'adaptation, et il faut avoir une certaine dose de sang-froid aussi, il faut... être à l'écoute, il faut entendre le désir de l'autre aussi, et pas le confondre avec le sien ... »

La sortie a donc un intérêt primordial pour les intervenants sociaux, puisque au fil du déplacement spatial, aller d'un point à un autre, une rupture est recherchée. Ce qui concerne

l'intervention sociale, « faire une sortie » n'est donc pas réductible au changement de décors, car dans ce cas précis, sortir, c'est l'action d'aller de l'extérieur de la socialité prédominante vers l'intérieur de celle-ci : ainsi, à travers le déplacement spatial un déplacement social et affectif sont opérés. Dans tous les sens du terme, nous pouvons dire que l'action de sortir induit un changement de point de vue.

Faisons une parenthèse pour développer l'idée de deux perceptions du monde qui s'affrontent. Deux ordres de réalité seraient toujours en concurrence et les sans-abri rencontrés ont à jongler constamment avec. La perception de la réalité dite normale, la notre, la prédominante, celle de la vie quotidienne, et puis l'autre, celle des itinérants, aux prises avec la première seulement quelques instants par jour, celle de l'étranger en somme, et comme le fait remarquer Georg Simmel, l'étrangeté ou l'exclusion ne sont jamais que partielles sans quoi elles n'auraient aucun sens : sauf à être n'est jamais pris en compte, nul ne peut être dit exclu, car l'exclusion c'est avant des actes, d'autant plus marqués que la normalité sera forte.

Ils ont parfois joué le jeu du normal sans jamais l'être complètement aux yeux du monde, nous pensons ici à Hussein, Dahdah, ou Jean-Louis et à d'autres, tous ont connu des aspects de la situation dans laquelle ils se trouvent aujourd'hui très tôt. Ils ont tous de longues carrières d'homme de la rue derrière eux, ils sont le noyau dur de l'exclusion. Il est possible de cette manière d'affirmer que plus la personne aura une vie proche du dit normal, moins elle aura été en contact avec la rue, plus ses chances de ne pas y rester seront grandes. L'effet d'un monde sur l'autre – dont la perception de l'un sur l'autre fait partie – jouera une importance capitale pour s'en sortir ou pour sortir quelqu'un de ce milieu. La façon de se situer et d'être situé, peut être mise en relation avec la métaphore de Bourdieu à propos de l'espace social : nous ne pouvons nous trouver dans deux positions distinctes au même moment.

Si la personne n'opère pas un changement de perspective pour voir le monde dans lequel elle vit comme une province de celui considéré comme normal, elle ne pourra que se réfugier dans l'idée que « ce monde là n'est pas pour elle » à la vue des chances qu'elle aurait de s'y installer de pied ferme et de la difficulté de le rendre aisément signifiant. C'est ici l'un des points que ces hommes, usagers des services d'urgence, ont en commun avec « la crise typique » de l'étranger analysée par Alfred Schütz. Les sociabilités permettent un réconfort non négligeable pour pouvoir se maintenir dans cette position freinant parfois une possible réinsertion⁸.

Un mercredi au service d'accompagnement renforcé

Mes cours finis à 11h30, je pars aussitôt rejoindre ceux qui composent le SAR pour déjeuner. Le repas se déroule au self du foyer. Tous les membres du SAR, usagers, travailleurs sociaux, stagiaires et bénévoles mangent ensemble à midi. Tous ne sont pas présents aux mêmes moments, cela est fonction de leurs disponibilités et de leurs envies. Tous ceux qui composent le SAR s'installent à une table commune, sauf Dahdah, usager qui préfère rester à l'écart, par peur du risque de contamination que les autres usagers représentent à ses yeux. Nous sommes le lendemain de la sortie ski, c'est autour de ce sujet que tournent les discussions.

Marcel culpabilise et ne cesse de répéter que ce n'est pas de sa faute s'il n'est pas venu hier car il ne supporte pas le froid : « elle m'en voudra pas trop la Francine d'avoir dit que j'étais malade ? », il manifesterait sa gêne tout au long de l'après-midi. Le repas fini, Ali propose d'aller au local du SAR. Alors que je me lave les mains, Marcel me fait part de son agacement : Jean-Louis ne cesse de raconter la journée d'hier : «...y avait une chatte qui

venait réclamer de la nourriture pour ses petits, elle s'est régalée au saumon ! » ; à l'évidence, et ce n'était pas la première fois que je le remarquais, les propos de Jean-Louis finissaient toujours par agacer Marcel. Marcel est surtout agacé par le fait que Jean-louis monopolise l'attention à chaque fois qu'il raconte une histoire, parce qu'il a un diplôme universitaire. Il fera souvent remarquer à la manière qu'un enfant aurait de le dire que « c'est pas parce t'es un bac +2 que t'es intelligent, et ben oui hein ! ». Il est aussi agacé par le fait qu'il a été mis à l'écart pendant le repas alors que Jean-louis et Daniel parlaient de Karl Marx, de communisme et de liberté : « remettre les outils de production aux mains des prolétaires ». Jean-louis s'était mis à chanter *l'Internationale*, puis, en me regardant, il propose de m'apprendre une chanson, « mais pas ici quand même ! il y a des enfants », puis à grosse voix il entonne : « le curé de Comarey a les couilles qui pendent, quand il s'assoie elles lui rentrent au cul, ah -lors il bande !... »

Jean-louis aime raconter.

« Un jour, j'étais en Bretagne, à Comarey ; j'étais mis en lit de repos avec un pote à moi. Ce jour là, on avait un peu bu. Mon pote, il me regarde, il me dit :

“ tu crois que j'vais pas lui demander au curé ?! ”

il s'est levé, il est parti voir le curé, il frappe *mimant le geste*, la porte s'ouvre *il mime l'apparition du curé*. Mon pote il lui dit comme ça :

« Mon père c'est vrai que vous avez les...qui *silence* » réponse du curé *mimée* :

« Allez vous allonger mon fils ».

Les rires fusent à table. Une surenchère, qui n'existe que pour Marcel, s'installe ; il tente de ramener la discussion vers lui en parlant d'une sortie à la campagne, quand il fera chaud : « c'est quelque chose à faire », prendre des photos sur l'herbe en compagnie des vaches et voir les paysans qui ont « le cœur dans la main ».

Jean-louis parle d'un village médiéval où les voitures sont interdites de circulation, cela intéresse Ali : « hum, un village médiéval, c'est pas mal ça pour une sortie ». Marcel continue à me parler de la campagne et de ses bienfaits, tandis que Jean-louis s'est trouvé une vocation : « je finirais thanatologue, tu sais qui c'est thanatos ? ». Oui, je sais qui c'est : c'est notre dieu à tous.

Marcel veut que je l'attende après que je me fus lavé les mains : « tu vois, moi aussi j'me lave les mains, ma maman elle m'a bien élevé, elle m'a dit tu te laves les mains avant et après manger », Marcel continue : « il parle beaucoup Jean-louis...mais il est pas si bête va ! ». Du simple fait que j'attende, d'autres attendent avec moi, agglutinés autour de moi ; Bernard et Daniel ne disent rien, moi non plus. Que dire qu'ils n'aient déjà entendu ? Comment ne pas dire ce qu'ils ne veulent pas entendre ? Le regard des personnes du foyer se présente à moi comme un interlocuteur... pourtant, ce qu'ils vivent au quotidien, les blessures psychiques et physiques qui se donnent à voir d'elles-mêmes ou qui me sont volontairement montrées font peur, inhibent ; pris pour témoin d'une souffrance, je me vois forcé de rester à la place qui m'est assignée.

Nous sortons du foyer direction le local du SAR, Ali et quelques autres nous ont devancés. Sur le chemin, je vois Thomas allongé sur le trottoir, personne ne semble le voir en l'enjambant. La température est basse. Je m'arrête pour lui dire qu'il devrait venir avec nous, il grogne, se redresse un peu, son pantalon est mouillé par l'urine, une tache se divise en deux et longe chaque jambe jusqu'aux chaussures, son pantalon tombe, il tente avec beaucoup de mal de se mettre debout, je fais de mon mieux pour le soutenir.

« Est-ce que vous voulez venir au chaud ? », il me répond : « au chaud... ». J'appelle quelqu'un pour le soutenir et je vais chercher Ali qui redemande à Thomas s'il veut bien venir avec nous au chaud ; il faut avoir sa réponse : « sans son consentement, on ne peut pas

l'emmener ». Réponse qui a du mal à sortir : « oui...au chaud ». Installé, il dort. Plus tard Ali lui trouvera des vêtements propres et lui permettra de se changer.

Au local

« Pourquoi nous on est triste et toi tu nous mets quelque chose de triste ? », demande Mogadem à Jean-Louis qui vient d'insérer le boléro de Ravel dans le lecteur de disques.

- Jean-louis, *avec clairvoyance* : « c'est pas triste ! tu te vois pas là...une cheminée devant toi, allongé sur une peau de bête, une gonzesse allongée sur toi et un pétard au bec ! est-ce que j'ai pas tout dit ? »
- Daniel : « oui, mais sans le pétard alors »

SUR L'AIR DU BOLERO...TA, TA, TA, DAM ; TA, TA, TA, DAM...

Mogadem est assis sur un tabouret au plus près de l'entrée, dos au mur, enfoncé dans l'angle, il ouvre la porte à ceux qui frappent ; celle-ci ne s'ouvre que de l'intérieur car chaque jour plusieurs personnes ne faisant pas partie du service demandent à entrer au local. Reconnaisant sans doute certains visages familiers et attirées par la vue de ce que pourrait représenter la convivialité à leurs yeux, la porte vitrée du service devient pour ceux qui n'ont nulle part où aller la vitrine du « Bonheur des sans-abri »⁹ : des personnes au chaud dont on prend soin, aspirées bien volontiers par des fauteuils, occupées à jouer et discuter autour d'une table ornée de biscuits et autres friandises, ou encore à déguster un café, le tout saupoudré d'une lumière jaune qui tiédit l'atmosphère. Ainsi, alors que l'on se trouve à l'intérieur, on voit parfois une tête se coller à la vitre, de chaque côté une main vient la rejoindre, deux yeux s'en échappent et sillonnent le local, se remplissent d'envie, et reviennent vite dire : « il faut rentrer ».

Toutes sortes d'astuces sont utilisées, les tentatives sont réitérées devant l'échec, des menaces sont proférées mais généralement pas de violence physique, cela n'empêche pas des propos d'une extrême violence. Certains viennent, frappent à la porte, quelqu'un leur ouvre, ils entrent et vont s'asseoir comme s'ils avaient toujours vécu de la sorte ; quand le travailleur social, un bénévole ou un stagiaire demande : « Oui ? Qu'est-ce que je peux faire pour vous, monsieur ? » ; l'air de rien la personne commande un café comme si elle s'adressait à un serveur. « Vous ne pouvez pas rester ici, parce que vous ne faites pas partie du service, je suis désolé mais vous ne pouvez pas rester », réplique aussitôt le travailleur social de permanence au local. Parfois, la personne n'ayant d'autre choix accepte sagement de quitter les lieux en échange d'un café, ou encore, sachant depuis le début qu'elle ne pourra rester, elle se fixe comme objectif premier d'obtenir un café, le fait de feindre de vouloir rester le facilite : « je vous sers un café mais vous ne pourrez pas rester le boire ici ». D'autres justifient leur acte par la volonté d'une autorité supérieure, « j'ai une autorisation, l'autorisation de l'éducateur chef » ou d'un « je ne sais qui » du CGR :

- Le quidam : « c'est lui là-bas qui m'a dit que je pouvais venir ici »
- Le responsable : « qui ça ? »
- Le quidam « le mec là du foyer ! »
- Le responsable : « et bien revenez avec lui »

- Le quidam *tout en s'asseyant* : « j'ai acheté le quartier, vous ne pouvez pas me sortir d'ici, c'est moi qui vous demande de sortir ! »
- Le responsable : « vous avez acheté tout le quartier sauf ici, vous ne pouvez pas rester ici, il va falloir sortir, monsieur »
- Le quidam : « juste un petit moment, le temps de boire quelque chose ! *se mettant à crier* mais qu'est-ce qu'il faut pour rester, hein ? je vous demande pas grand chose, bordel ! »
- Le responsable *tout en l'accompagnant vers la sortie* : « je suis désolé mais vous ne pouvez pas restez ici »

Mogadem est posté à l'entrée du local comme saint Pierre à l'entrée du paradis. Mogadem n'aime pas s'aventurer trop profondément à l'intérieur ; il a passé beaucoup de temps en prison, ouvrir et fermer la porte à chaque fois est pour lui la certitude qu'il est libre de partir quand il le souhaite. Ali tente de lui permettre d'intégrer entièrement le SAR, c'est-à-dire physiquement : « je lui dis de faire un petit tour de temps en temps, de s'approcher des personnes avec qui il discute, de venir dire bonjour quand il rentre, quand il réclame quelque chose je lui dis de se déplacer, de faire l'effort de chercher ce qu'il désire ».

Mogadem ne franchissait pas le seuil du local à son arrivée. Maintenant, il lui arrive de monter à l'étage où se trouve un vestiaire et de prendre son temps pour chercher, essayer, choisir ce qui l'intéresse. Concernant Mogadem comme quelques autres, ce genre de « réussites », de victoires sur soi-même nommées « progrès » par les travailleurs sociaux sont notables, et celles-ci sont fréquemment citées en exemples au sein du foyer (Ion, J., Ravon, B., 2002).

Marcel fait le café ; en attendant que celui-ci soit prêt, il sort les tasses. Daniel le servira en faisant le tour des personnes présentes : « vous voulez du café René ? ». Dahdah dort, son handicap auditif l'isole ; accompagné d'Ali il a consulté un spécialiste et comme Dahdah ne veut pas de prothèse le médecin déconseille à Ali de lui en obtenir une, leur prix étant très élevé. Dahdah a aussi un œil en moins, perdu dans un accident de voiture. L'accompagnement de Dahdah consiste entre autre à faire en sorte que celui-ci ne soit pas isolé, réduire la coupure avec son environnement. Le jeu est l'un des moyens qui peuvent permettre cela. Dahdah aime jouer aux cartes. Sa crainte reste néanmoins de subir l'effet de son handicap au cours de la partie, et plus encore de passer pour un handicapé et moins bon joueur aux yeux de ceux qu'il considère comme des « clochards ». Dahdah donne une connotation négative au mot et il ne veut pas devenir l'un des leurs, inférieur à eux, hommes de basse condition avec qui il ne souhaite pas être comparé. Quand il accepte de jouer, Dahdah refuse de jouer avec d'autres usagers du SAR.

Il n'empêche, jouer aux cartes même si ce n'est qu'avec un accompagnateur, c'est déjà ne pas être en relation, et même si Dahdah passe la majeure partie de son temps retiré au local, profitant du calme pour dormir, « c'est déjà beaucoup », me dira Ali. En effet, la plupart des usagers du SAR m'ont fait part de la difficulté qu'ils éprouvent pour dormir dans un foyer : tout vient rappeler que l'on n'est pas seul et que l'on ne sait pas avec qui l'on est : ronflements, délires fréquents, insomnies, à cela s'ajoutent les vols et les agressions ; aussi, donner l'opportunité de dormir en toute quiétude aménage le terrain d'intervention du travailleur social, cela permet une mise en confiance nécessaire pour tout accompagnement : être en confiance pour avoir confiance.

Dahdah

Une semaine auparavant, j'avais accompagné Dahdah à la préfecture. Il s'était fait voler sa veste où se trouvaient tous ses papiers. Je l'accompagne plus particulièrement pour sa carte de séjour, qui se périmé décembre 2004. En chemin, Dahdah veut s'arrêter boire « un coup », je propose que cela se fasse après que nous ayons terminé.

Ça a été vite.

Ce jour-là était celui du Revenu Minimum d'Insertion (RMI)¹⁰, jour qui a comme surnom aux environs du foyer : la Saint RÉMI. Dahdah est heureux de pouvoir s'installer à son aise dans un bar pour boire « un coup de blanc » ; « le blanc sa dégrasse la tête », m'affirme t-il pour justifier son envie d'alcool. Il m'indique le premier troquet ; on entre. Je prends un café, il prend un blanc et se met aussitôt à m'exposer des bribes de vie. Le handicap auditif de Dahdah rend la communication difficile : je l'écoute, il parle.

Il a eu une famille et il a « tout foutu en l'air ». Il rentrait chez lui nerveux et saoul après sa journée de travail et il maltraitait sa femme et ses enfants qu'il prenait comme responsables de ses déboires. Il me raconte comment il a perdu son œil dans un accident de voiture : il avait bu mais n'était pas saoul quand cela est arrivé. Il me parle aussi d'Ali qu'il croit responsable d'une disparition d'argent sur son compte postal : 4500 francs ; il dit ne plus y penser : « c'est pas grave ».

Ali m'expliquera, qu'un jour, Dahdah voulait retirer de l'argent ; il l'accompagne alors à la poste pour éviter qu'il ne se fasse agresser en chemin, mais en arrivant, le compte de Dahdah était vide. Depuis ce jour, Dahdah accuse Ali de malveillance sans que ce dernier ne puisse lui faire entendre raison.

En revenant de la préfecture, Dahdah préfère faire un détour pour ne pas passer devant le « Tunar »¹¹ en face duquel se trouvent des personnes qu'il connaît : « viens, on passe pas par là, moi je reste pas avec eux, chuis pas comme ça ». Il tient absolument à ne pas être confondu avec les autres « alcooliques », « clochards », sans tenue, sans dignité ; il n'en fait pas partie. Même s'il boit – il a toujours sur lui une petite bouteille d'alcool qu'il remplit régulièrement – il sait se maîtriser et ne se trouve jamais dans un état dégradant, me dit-il. Il sait boire. Il boit peu à peu, et de la même façon, il veut toujours maintenir ses vêtements et sa personne propres. Il ne se laisse pas aller insiste t-il ; il n'est pas comme Eux. Arrivés au foyer, il me montrera Ali en me disant : « c'est lui ».

...TA, TA, TA, DAM ; TA, TA, TA, DAM

Dahdah, Thomas et Djédi dorment paisiblement en cet instant. Un peu avant qu'il soit pris par le sommeil, Djédi me raconte comment c'était chez lui. Chez lui, en Algérie, il a tout ce qu'il faut, une maison, une femme, des enfants avec qui il garde le contact par téléphone. Ne sachant ni lire ni écrire et ayant du mal à se tenir informé, il me demande parfois inquiet : « Mais en Algérie, là-bas, ça va non ? Il y a ce qu'il faut non ? Tu sais pas ce qui se passe ? ». Je lui avais demandé s'il lui arrivait d'aller dans son pays d'origine pour voir ses proches, il m'a dit : « Bien sûr ! Tous les mois j'y vais ». Sa façon de me parler de l'Algérie est pourtant celle de quelqu'un qui n'a pas vu ce pays depuis au moins la première élection de Bouteflika, date correspondant à son ouverture commerciale : appel de capitaux étrangers et aide à l'investissement privé ; « ça ressemble à quoi maintenant ? » est sa principale interrogation. Depuis que je le connais il n'est pas retourné voir sa famille. Les mois ne sont pas de tout repos : lui et quelques uns du service d'accompagnement se cotisent pour palier au manque d'alcool, se partageant parfois la tâche de faire la manche pour pouvoir acheter une Majorette qui sera bue à plusieurs.

« Moi, mes enfants ils sont vieux, plus vieux que toi ! Ils sont mieux là-bas qu'ici ; il y a trop de mauvaises choses ici, tu comprends ? ». Que reste t-il au juste de la famille de Djédi, a-t-elle existée ? N'est-elle qu'une illusion entretenue ?

L'essentiel pour le travailleur social n'est pas de répondre à ses questions mais de tenir compte de ces informations, de partir du principe sinon qu'elles sont vraies du moins qu'elles doivent avoir une place au cœur de l'intervention pour établir, renforcer, maintenir, rétablir, un lien entre le travailleur social et la personne à accompagner ; elles sont un moyen d'action : le discours est chargé affectivement.

Je demande à Bernard qui n'a toujours pas quitté son blouson, chose qu'il fait rarement, s'il connaît la date du jour : « non », réponse des plus brèves. Il se lève prendre un café tout juste prêt. « On est comme une grande maison ici hein ! », déclare Jean-louis en s'en faisant servir une tasse.

Jean-Louis change de musique, cela réjouit Mogadem,

- Mogadem : « voilà ! moi j'aime tout sauf ce qui est triste »
- Jean-Louis : « *Arrested Development*, ah oui ! c'est sûr que ça change du boléro, la funk »

*« Lord I've really been stressed
Down and out, losin' ground
Although I'm black and proud
Problems got me pessimistic
Brothers and sisters keep messin' up
Why does it have to be so down tuff? »¹²*

Une bénévoles arrive, c'est Véronique. Elle est kinésithérapeute et voudrait mettre en place avec Francine des séances de rééducation : exercices de gymnastique et soins du corps¹³ :

- Jean-Louis à *Marcel* : « tu sais ce qu'on a vu hier ? un renard ! »
- *Marcel* : « t'étais tout seul à le voir ? »
- Jean-Louis : « non, y avait moi, Christelle, Daniel et... » *il change d'interlocuteur au moment où Véronique vient pour lui dire bonjour* « on est allés faire du ski hier ! ah c'était magnifique ! y avait de super beaux paysages ! y avait Francine, Ali, Christelle, la pauvre ! elle s'est trimbalée ses skis avec les chaussures... »
- Véronique à *Marcel* : « et toi tu y étais ? »
- *Marcel* : « non, hier j'ai dit que j'étais malade mais c'est à cause du froid, parce que Francine elle connaît beaucoup de coins de Lyon mais pas à la campagne... »
- Jean-Louis *en montrant ses lunettes de soleil à Véronique* : « eh ! super la sortie ski sans la neige *rire* ; on a fait un pique-nique, bu du cidre, on a mangé du saumon... y avait une chatte qui avait des petits, on a nourri ses chattons au saumon, ah ils ont aimé ! saumon fumé de Norvège ! nous, on a terminé au pain ! *rire* »

Marcel coupe court à cette discussion et me propose une belote ; Jean-Louis ne sait pas y jouer mais sait jouer au tarot, Véronique propose alors un tarot, mais Marcel insiste pour faire une belote : « bof, j'vais boire un coup moi plutôt », conclue Jean-Louis.

Pendant que l'on joue, Mouloud apparaît ; il fait remarquer à Marcel qu'il n'était pas là hier : « ah t'es pas venu toi hier hein, c'est comme ça qu'on fait hein ?! ».

La partie de cartes finie, je m'installe près de Mouloud qui roule de l'herbe. Il me dit qu'il a trouvé un blouson au vestiaire la veille, mais pour la sortie, il n'en avait pas. Je lui dis que c'est dommage qu'il ne l'ait pas trouvé pour cette occasion où nous avons eu tous si froid : « ah ! j'avais pas pensé à regarder avant voilà tout, mais sinon, il est bien non ? Regarde ! ». « C'est vrai qu'il est bien », je suis sincère.

La discussion s'enchaîne sur son enfance : « T'es trop jeune toi, tu peux pas connaître comment c'était fait avant là où j'habitais ». Il habitait un quartier HLM, où étaient logés principalement des immigrants et qui depuis a été détruit avec les projets de réhabilitation des « quartiers sensibles ». « L'assainissement » des banlieues a été vécu par Mouloud comme sa propre destruction, son relogement a été cause de mal-être et de perte de repère : « eh oui ! tu comprends, ils étaient pas prêts ou habitués à voir des familles avec beaucoup d'enfants ; ça a foutu le bordel ! En plus les familles de mon quartier ont été séparées, ça m'a fait beaucoup de peine tu sais, beaucoup de peine... ».

... Une humanité qui interroge ? C'est le moins que l'on puisse dire face aux exclus, aux corps rongés, aux violences multiples et sans bornes, à la perte partielle ou totale d'identité... Est-il encore concevable pour les intervenants sociaux d'adopter une démarche purement formelle dans un pareil contexte ? Est-il alors concevable de se raccrocher à une quelconque normalité ? C'est peu probable, et c'est tout le contraire qui prime alors pour que les itinérants puissent prendre part à une relation, justement quand celle-ci devient le dernier recours pour intervenir.

*

Notes

¹ Afin de préserver l'anonymat des enquêtés les noms figurant dans cet article sont fictifs. Il faut savoir que le foyer d'hébergement dont il sera question ici est un foyer pour hommes de 193 places dans une ville de plus de 300 000 habitants.

² Le terme « itinérant » est employé au Québec comme synonyme de sans-abri ou de SDF. Nous l'emploierons ici de la même manière, principalement car les enjeux de définition que renferme notre travail se situent à un niveau méta-social, c'est tout du moins ce que nous essayerons de montrer.

³ Formulation d'un sans-abri.

⁴ « Le clochard n'a jamais pu se réconcilier avec ce que Kant a appelé les catégories du jugement : le temps, l'espace et la causalité, qui sont les conditions de possibilité de la pensée et de l'existence dans le monde. Sans le temps, pas de pensée, car il est impossible alors de distinguer les pensées entre elles. Sans l'espace, rien de possible en dehors de la pure représentation. Sans causalité rien à se représenter... (...) Le clochard est le fœtus de lui-même. Si nous ne pouvons l'accoucher à la vie, au moins mettons-le à l'abri. ». (Declerck, 2001, p.316-318).

⁵ Vin de mauvaise qualité vendu dans des bouteilles en plastique ; il est très apprécié par les itinérants pour son bas prix.

⁶ Tire d'un film de science fiction.

⁷ Étymologiquement *extra* et *ordinarius* c'est-à-dire qui sort de l'ordre

⁸ Pour voir comment les sociabilités sont « LE moyen de tenir », il est possible se référer à Pascale Pichon (Pichon, 1995). Quant à l'activité de faire La manche, elle est décrite par Patrick Declerck comme une activité très rude pour le corps et pour l'esprit, Jean-Louis me dira qu'il lui faut un « coup dans le nez » dès le matin pour pouvoir aller faire la manche, c'est l'une des raisons qui fait qu'elle se pratique à plusieurs ou que plusieurs personnes s'organisent pour faire la manche à tour de rôle la rendant ainsi plus supportable.

⁹ Zola nous donne à voir la perception d'un tel contraste dans l'incipit du *Bonheur des dames* : l'arrivée de la pauvre Denise à Paris n'ayant plus un sous pour se nourrir elle et ses frères. Après une nuit harassante sur une banquette en bois d'un wagon de troisième classe, tous les trois, sombres, fatigués et vêtus de guenilles, se retrouvent tout à coup, au détour d'une rue, face au grand, éclatant et luxueux magasin.

¹⁰ Equivalent du Bien Être Social pour le Québec.

¹¹ Épiciers de quartier tunisien.

¹² « Seigneur, je suis vraiment sous-tension / clochard sans le sou, perdant pied / bien que je sois noir et fier / les problèmes m'ont rendu pessimiste / les frères et les sœurs continuent à mettre la pagaille / pourquoi faut-il que ça soit si tristement dur ? ». *Arrested development, 3 years, 5 months and 2 days in the life of...*, universal, 1999.

¹³ La place des bénévoles dans ce service d'accompagnement est faite à partir de leur compétences à la différence des autres services du foyer Notre Dame des Démonis où les bénévoles sont interchangeable. Laetitia par exemple, photographe, a depuis son arrivée réalisé un album avec quelques usagers où sont consignés les sorties et plusieurs autres moments partagés entre les différents intervenants du service d'accompagnement ; chacun peut le consulter quand il le souhaite. Quand Laetitia vient au SAR pour prendre des photos, elle a avec elle, en plus de son appareil professionnel, un appareil numérique simple d'utilisation qu'elle met aux mains des usagers ; nous retrouverons ainsi des photographies de Bernard, de Daniel ou encore Marcel qui aime particulièrement les regarder et se prendre au jeu du commentaire. Les enfants du centre aéré qui ont participé aux rencontres entre enfants et sans-abri du SAR se sont vus remettre une carte postale sur laquelle se trouve une photographie de groupe. Les actions que les bénévoles et stagiaires de ce service mènent dépendent de leur implication et de leurs initiatives. La plupart du temps une présence demande beaucoup à soi et se suffit à elle-même.

Bibliographie

Cefaï, D., (2003), *L'enquête de terrain*, La Découverte

Coulon, A., (2002), *L'ethnométhodologie*, Presse Universitaire de France

Declerck, P., (2001) *Les naufragés*, Plon

Fornel, M., Ogien, A., Quéré, L., (2001), *L'ethnométhodologie une sociologie radicale*, La découverte

Goffman, E., (1963), *Stigmate*, éditions de Minuit

Ion, J., et Peroni, M., (1997), *Engagement public et exposition de la personne*, éditions de L'Aube

Ion, J., et Ravon, B., (2002), *Les travailleurs sociaux, 6e édition*, la Découverte

Latour, B., (1996), *La vie de laboratoire*, La Découverte

Pichon, P., (1995), *Survivre sans domicile fixe, étude socio-anthropologique sur les formes du maintien de soi*, thèse de doctorat non publiée, Université Lumière Lyon 2

Piette, A., (1996), *Ethnographie de l'action*, Métailié